

4. 52.
(4)
ORAIISON FUNÉBRE

DE

LOUIS XVI.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE

PRONONCÉE EN PRÉSENCE DE N. S. P. LE PÂPE

PIE VI.

PAR MONSEIGNEUR LEARDI

DE CASAL EN MONTFERRAT

CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ

TRADUITE DU LATIN

ET DÉDIÉE

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

**LA PRINCESSE
DE PIÉMONT**

A TURIN MDCCXCIV.

De l'Imprimerie de J. M. BRIOLO

Et se vend

CHEZ GUIBERT PÈRE ET FILS LIBRAIRES.

*Jamais un Roi de France n'abandonnera l'Église
Romaine, jamais l'Église Romaine n'abandonnera
le Royaume de France. INNOC. III. in reg. ep. 64.
de Negotio Imperii.*

A SON ALTESSE ROYALE
MADAME
LA PRINCESSE DE PIÉMONT

MADAME,

L'histoire des vertus de LOUIS
XVI est le monument le plus glo-

rieux que l'on puisse ériger à la mémoire de cet infortuné Monarque: elle est aussi la plus solide, l'unique motif de consolation que l'on puisse offrir à
VOTRE ALTESSE ROYALE.

je suis

avec un respect profond,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

Le très humble & très
obéissant serviteur
L. D. L. M.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

*L*e Discours dont je donne un Essai de Traduction n'est pas seulement intéressant pour les François, il l'est pour toute l'Europe, puisqu'il contient un récit fidelle des principaux événemens du Règne de LOUIS XVI. A l'exactitude des faits & à la justesse des réflexions il réunit la pureté et l'élégance d'une belle latinité, l'abondance des images et les charmes de l'éloquence. Il semble que tout ce qui entoure, tout ce qui approche *PIE VI.* s'élève à la hauteur de son génie.

Sans avoir entrepris une Traduction absolument littérale, j'ai suivi l'Auteur pas à pas et je ne me suis jamais écarté volontairement de son véritable sens. Je

ne me suis pas dissimulé qu'il me seroit impossible de transporter dans la Langue François, la richesse & les beautés de la Langue Latine ; mais, j'ai voulu procurer à ceux de mes Compatriotes qui ne peuvent lire ce discours dans l'Original la satisfaction de trouver en François l'éloge d'un Roi qu'ils ne cesseront de pleurer : j'ai pensé que peut-être je préparois quelque adoucissement à la trop juste affliction de son Auguste Sœur, cette PRINCESSE qu'une éminente Piété élève encore au dessus de son rang, et que la Providence a destinée à faire le bonheur d'un peuple qui sait admirer & apprécier en elle la réunion de toutes les vertus publiques & privées, morales et Chrétiennes : j'ai saisi surtout avec empressement l'occasion de payer, au delà même du Tombeau, au

vii

PRINCE sous l'Empire duquel le Ciel
 m'a fait naître , le tribut de ma vénéra-
 tion et de ma reconnoissance.

» O LOUIS SEIZE ! ô mon Roi !
 „ agréez cet hommage d'un Sujet fidelle
 „ et daignez écouter mes vœux. Du haut
 „ du Ciel où vous êtes assis à côté du Saint
 „ Roi votre Ayeul, protégez, défendez
 „ le précieux Enfant qui est l'espoir de
 „ la France & qui est environné de si
 „ grands dangers : il est votre Fils , il
 „ est notre Roi. Veillez sur votre ma-
 „ gnanime Famille , sur vos Sujets di-
 „ persés ou captifs. Que vos vertus ,
 „ vos malheurs & vos dernieres paroles
 „ soient l'objet le plus habituel de Mé-
 „ ditation pour vos Successeurs , le sou-
 „ tien de notre courage , et le supplice
 „ de vos Assassins.



TRÈS-SAINT PÈRE ,

Il a donc été commis cet attentat horrible , le dernier des forfaits , celui qui , dans le bouleversement général de la France , devoit , après quatre années de malheurs , mettre le comble à ses crimes , & la couvrir d'un opprobre éternel ! C'étoit trop peu , pour des hommes dont la scélératesse étonnera tous les siècles , d'avoir restreint , à leur gré , l'autorité royale ; c'étoit trop peu d'avoir représenté comme un tyran le plus humain des Rois , le père & l'ami de son peuple ; d'avoir soulevé , d'avoir armé la multitude contre lui ; c'étoit trop peu d'a-

voir précipité un infortuné Monarque du faite de la splendeur & de la puissance royale au fond d'une infame prison ; il falloit encore le traîner au plus inique des tribunaux , & de là au plus affreux des supplices. Quelle tache infamante cet excès de barbarie n'imprime-t-il pas sur notre siècle ! Quel éclatant & douloureux exemple de l'inconstance & de l'incertitude de la fortune des Rois vient de donner aux générations futures LOUIS XVI. , *Roi de France & de Navarre* ! Les yeux fixés sur ce spectacle affreux , l'Europe entière est encore plongée dans l'étonnement & l'effroi , & les peuples accablés sous le poids de leur douleur cherchent envain à l'adoucir , ceux-ci par des discours , ceux-là par des écrits , tous par le frémissement de leur indignation. Hélas ! toujours ils avoient espéré que le sort de ce Prince réveilleroit peut-être dans les cœurs des factieux quelques sentimens d'humanité ; ou qu'au moins , si ces sentimens ne pouvoient pénétrer dans leur ame , ils

3
seroient arrêtés par la crainte d'attirer sur leur tête la vengeance des Rois déjà armés ou prêts à l'être, pour prévenir ou pour punir leur fureur régicide . Cet espoir n'eût pas été trompé , si l'artificieuse férocité d'un petit nombre n'eût étouffé le vœu de la nation. Non , la France n'est pas coupable du meurtre de son Roi : c'est une poignée de scélérats & de rebelles , qui , après avoir juré dans leurs conciliabules infernaux la ruine du trône & de l'autel , ont ôsé porter leurs mains sacrilèges sur le plus vertueux des Rois , & les ont trempées dans son sang. Cette véritable France , composée de sujets fidèles toujours inébranlablement attachés à leur Souverain , elle est encore , ou dans le sein de la France même , par tout poursuivie par les menaces des plus pervers & des plus barbares des hommes, par l'appareil des supplices & l'image de la mort; ou bien , échappée aux poignards des assassins , elle est errante , expatriée, dépouil-

lée ; ses sanglots & ses cris suivent son Roi au delà du tombeau ; jamais ne tarira la source de ses larmes ; jamais ne diminuera sa douleur. L'Europe répond à ses gémissemens : les provinces sont dans l'affliction , les villes dans le deuil, les cours dans l'abattement de la tristesse : tous les hommes sensibles s'empressent à l'envi de manifester leur douleur , ici par des habits lugubres , là par des monumens , ou des discours funèbres . Nous le pleurons plus amèrement encore , & vous surtout, TRÈS SAINT PERE , vous à qui l'ont rendu si cher son attachement & ses bienfaits pour la religion , dont vous êtes le Chef. En m'ordonnant d'en faire l'éloge , vous avez cru soulager votre douleur , vous avez voulu payer à ce Monarque infortuné le tribut que vous deviez à ses sentimens. Pour y réussir , il me suffira de prouver que LOUIS XVI. a été si bienfaisant & si religieux , qu'il a préféré la bienfaisance au repos & à l'autorité royale , & qu'il a sacrifié à la religion sa couronne & sa vie.

Est-il rien de plus glorieux pour lui ? Est-il rien de plus consolant pour vous ?

Par des qualités éminentes, plusieurs Rois de France ont obtenu des dénominations illustres. Les annales de cette nation & les fastes de l'histoire apprennent que quelques-uns d'entre eux ont eu, & même avec justice, les surnoms d'*Auguste*, de *Sage*, de *Grand*. Dans ces dénominations, il y a souvent plus de faste que de véritable gloire, plus de flatterie que de mérite; d'ailleurs la réputation qu'on obtient de la victoire tient quelquefois plus à la fortune qu'à la personne; mais il n'en est pas de même du nom qu'un Prince doit à son amour pour son peuple, & à son inépuisable bienfaisance: un pareil titre ne sauroit être ni le don du hazard, ni l'hommage de la flatterie: tous les éloges que l'on peut faire d'un Prince, tous les titres les plus magnifiques & les plus pompeux que l'on puisse lui donner, un seul mot les renferme; & dire un roi *bienfaisant*, c'est dire un roi au-

guste, un roi *sage* , un roi *grand*. La bien-
 faisance rapproche l'homme de la Divini-
 té ; & , parmi les mortels , personne ne peut
 exercer cette vertu plus facilement que les
 rois. Voyons à quel point elle a brillé dans
 LOUIS , & nous ne serons pas surpris qu'on
 lui ait donné , dès le commencement de
 son règne , le nom de *bienfaisant*. Il n'avoit
 pas vingt ans , quand il prit en main les
 rênes de l'empire. Si , dans un premier mo-
 ment d'ivresse , il se fut laissé éblouir un
 instant par l'éclat de la puissance suprême ;
 qui n'en accuseroit plutôt la légèreté de la
 jeunesse , que l'orgueil du caractère ? Mais ,
 jeune & roi , il fut toujours simple &
 bienfaisant. Qu'elles sont touchantes , qu'el-
 les sont précieuses les paroles de ces pre-
 miers édits , qui ont illustré le commence-
 ment de son règne ! Ce n'est pas le lan-
 gage d'une popularité affectée , c'est l'ex-
 pression d'une tendresse paternelle. Il dit :
Que Dieu l'a placé bien jeune sur le trône de
ses ancêtres ; mais qu'il espère de la bonté

7
Divine que sa jeunesse ne sera pas un obstacle au bonheur des peuples qui lui sont confiés : qu'il se charge de la dette contractée par ses prédécesseurs ; qu'il veut épargner la fortune de ses sujets ; que, pour le prouver , il les exempte dès le moment d'un impôt considérable , & qu'il en supprimera dans la suite de plus onéreux . Ces témoignages de bienveillance & d'amour , quel est le François qui put alors les entendre ou les lire sans émotion , sans attendrissement ? Quel est celui qui peut se les rappeler aujourd'hui , sans verser des larmes & pousser des sanglots ?

C'étoit avec reconnoissance & avec joie que son peuple le voyoit débarasser le commerce des grains de ses anciennes entraves , arrêter les monopoles , & ramener l'abondance ; c'étoit avec reconnoissance & avec joie qu'à l'auguste cérémonie de son sacre , il le voyoit à Reims ouvrir les prisons & rendre la liberté aux malheureux qui y étoient détenus ; c'étoit avec reconnoissance & avec

joie qu'il le voyoit remettre l'impôt onéreux de joyeux avènement; c'étoit avec reconnoissance & avec joie que souvent il le voyoit à pied aller avec autant de simplicité que de bonté au devant de la multitude; entrer quelque fois, à l'insçu de ses gardes, dans la cabane du pauvre, l'interroger avec inquiétude sur le prix de son pain, & s'informer adroitement, si le tribut de ses largesses étoit fidèlement parvenu jusqu'à lui. Mais son peuple formoit encore un vœu. Dissous & dispersés par le Roi, son prédécesseur & son ayeul, ces tribunaux suprêmes, aux quels une ancienne institution avoit confié le dépôt & l'application des lois, les Parlemens n'existoient plus: un autre souverain auroit eu sans doute de la peine à les rétablir; il auroit pensé qu'il ne falloit pas s'imposer un joug dont une main étrangère l'avoit affranchi, & qu'il pouvoit jouir du fruit d'un coup d'autorité dont l'odieux ne retomboit pas sur lui même. Ces réflexions devoient naturellement s'offrir à

l'esprit du Roi : & peut-on douter que , se flattant d'exercer son pouvoir & d'enchaîner sa confiance , les ministres aient négligé de les faire valoir ? Mais ces conseils sont contraires aux désirs de ses sujets : LOUIS les rejette ; & , moins jaloux de l'étendue de son autorité que de la reconnoissance de son peuple , il rend à ses vœux ses premiers magistrats & ses anciens tribunaux .

Je pourrois rapporter ici une infinité de traits qui caractérisent la bonté de LOUIS : la suppression de la corvée , de la main-morte , de la question ; l'établissement de prisons plus saines & tant d'autres monumens de son inépuisable bienfaisance ; mais j'ai voulu principalement prouver que l'attachement à sa puissance ne balança jamais dans son cœur l'amour qu'il portoit à son peuple : jamais il n'éclata davantage que dans le cours de ses derniers malheurs ; & , malgré l'horreur que m'inspirent les événemens que je dois raconter , j'oserai le suivre au milieu de ses revers , & vous le mon-

trer sur les débris de son trône , ne s'occupant que de la tranquillité de ses sujets , & du salut de la France. Mais je dois commencer par confondre la calomnie qui attribue la douceur de ses mœurs & la bonté de son ame à indifférence de caractère & à foiblesse de génie. Pour détruire ces imputations odieuses & injustes , je n'ai besoin ni de prestiges de l'éloquence , ni de sophismes captieux , ni de conjectures hasardées : le simple recit des faits , qui se sont passés presque sous nos yeux , suffit pour dissiper tous les doutes.

Un génie ordinaire auroit-il pu former & exécuter ses projets ? Elle s'obscurcissoit depuis plusieurs années cette antique splendeur de la France , qui avoit ébloui tous les peuples de la terre ; elle s'étoit insensiblement affoiblie cette ancienne supériorité si redoutable à l'Europe , lorsque LOUIS monta sur le trône. Et cet affoiblissement , quelle en étoit la cause ? Ou la guerre de 1756. qui , malgré l'éclat de ses premiers succès ,

avoit , par des suites désastreuses ; abattu le courage , & énérvé l'esprit de la nation : ou plutôt la nature même des choses humaines qui , parvenues au plus haut point de la grandeur , ne peuvent s'y soutenir , chancellent , s'ébranlent & s'écroulent. Déjà les flottes Françoises ne portoient plus au loin des loix & la terreur ; déjà la France n'avoit plus la même influence sur les Cours de l'Europe , ni la même prépondérance dans leurs conseils . Que dirai-je de ses mœurs ? Leur relâchement , disons mieux , leur corruption avoit éteint l'industrie , engourdi le génie : elle n'existoit plus la souveraineté que la France avoit si longtems exercée sur le commerce & sur les lettres ; son pouvoir & ses excès l'avoient détruite ; dégradés de leur ancienne dignité , les arts , consacrés autrefois à la magnificence & à la gloire , étoient prostitués au vice ; uniquement occupés à charmer les ennuis de l'oisiveté , à répandre les poisons de la volupté , ou le ridicule sur les dogmes les plus

sacrés de la religion , les nouveaux littérateurs concouroient tous à la ruine de l'état , & ne composoient plus que des ouvrages frivoles , infames , ou impies.

Frappé de cet état de foiblesse & de délabrement , & persuadé que Dieu l'a placé sur le trône pour ses sujets & non pour lui-même , LOUIS s'occupe de rendre à la France sa puissance & sa gloire. Avec quelle célérité il rétablit les ports , établit des phares , crée une marine & multiplie les flottes ! Quel énorme appareil de vaisseaux en une seule guerre ! Ce ne sont plus les mêmes escadres reparoissant en différents temps que voient les mers d'Angleterre , de la Méditerranée , de l'Amérique ou de l'Asie ; ce sont des flottes immenses qui portent à la fois dans presque toutes les parties du Globe les légions de la France , son abondance & ses trésors , & vont annoncer aux deux mondes que sa grandeur est ressuscitée. Que l'on blâme , j'y consens , les motifs de cette guerre ; au moins ne disconvientra-t-on pas

que, par le poids de ses forces & l'étendue de ses ressources, la France a balancé les succès & partagé la gloire d'une nation qui semble née pour l'empire des mers : déjà elle a repris sa place à la tête des peuples les plus puissans de l'Europe ; déjà la renommée a porté au loin le nom & la gloire de LOUIS : on n'entreprend plus rien d'important sans lui ; on n'ose ni commencer ni terminer une guerre contre sa volonté ou son avis ; c'est lui qui est l'arbitre de la paix entre les Russes & les Turcs, la Prusse & l'Autriche , l'Autriche & la Hollande ; tous sollicitent sa médiation, tous recherchent son alliance.

Quelle fécondité & quelle énergie LOUIS ne donne-t-il pas au commerce par le rétablissement de la marine ? Il réveille l'activité & l'industrie des commerçants , leur fait des avances , leur fournit des vaisseaux ; & bientôt l'affluence du numéraire répand dans toutes les parties du royaume l'abondance & la vie. Ce seroit ici le lieu de parler

de la création de nouvelles compagnies sur les côtes d'Afrique , & du rétablissement de celle des Indes, dont la chute nécessitée par la guerre de 1763 , avoit été si préjudiciable à la France; je pourrois représenter le mouvement qu'il communique dans tous les ports pour répandre au loin les marchandises dont ses états abondent , & y attirer en échange toutes celles qui leur manquent; je pourrois rappeler tous ses soins pour la perfection de l'agriculture , pour le progrès des arts, pour l'encouragement des artistes , & vous verriez qu'il n'est aucun genre de commerce , ni d'industrie qu'il ne féconde, aucun moyen qu'il oublie pour rendre à sa nation son premier lustre , son ancienne supériorité : mais l'étendue de ses vues nous appelle à de plus grands objets. Quelque vaste que soit la France, né pour les grandes choses , son génie en franchit les bornes ; il embrasse les extrémités du Globe ; & , pour les rendre accessibles à ses vaisseaux & à son commerce , il en fait exami-

19
 ner les routes déjà connues, il en veut ouvrir de nouvelles.

Que la France n'envie plus à l'Angleterre l'immortel Kook: tout le monde connoît le nom de la Peyrouse, ses talens, son voyage & ses malheurs. LOUIS envoie ce nouveau Kook parcourir des mers & découvrir des terres que n'a pas vues le premier. Si LOUIS a partagé cette gloire avec d'autres Rois, il en est une qu'aucun Roi ne partage avec lui; la Peyrouse admire l'ardeur de ce Monarque pour la gloire de sa nation; il est encore plus étonné de la pénétration de son esprit & de l'étendue de son érudition: il le quitte en disant qu'en entendant le Roi, il a cru voir Kook & converser avec Danville.

LOUIS n'étendoit pas moins sa protection & ses soins sur les arts & les sciences. Après tant & de si grands changemens; après quatre années de meurtres, d'incendies, de rapines, je ne sais s'ils subsistent encore ces beaux monuments qu'il avoit érigés aux

arts : je ne sais si , plus heureux que tant d'infortunées victimes , ils auront échappé au fer & aux flammes ; mais , si la durée des factions & des troubles , si la rage des forcenés les a renversés & détruits , c'est vous que j'en atteste , vous Artistes à qui il ouvroit son palais ; vous dont il provoquoit le génie par des promesses , dont il excitoit l'industrie par des modèles , dont il récompensoit les efforts par des largesses ; vous qui peut-être , ô crime ! oubliant ses bienfaits , vous êtes ligüés avec ses ennemis , & vendus à ses bourreaux pour le traîner à la mort ! C'étoit pour vous qu'il rassembloit ces collections précieuses de statues & de tableaux qui offroient sans cesse à votre imitation les chefsd'œuvre de l'antiquité & les modèles les plus parfaits , qui perfectionnoient vos ciseaux & vos pinceaux , qui vous applanissoient la route de la fortune & de l'immortalité ; c'étoit pour vous , & plus encore pour votre instruction , que pour votre agrément , qu'il plantoit ces jardins &

offroit à vos regards & à votre étude, comme des productions de votre pays, ces plantes si précieuses & si rares que la nature avare nous avoit refusées, & qu'elle avoit cachées au de-là des mers. Que dirai-je de l'imprimerie? dirai-je qu'il est utile ou funeste, cet art qui sert également la vertu & le vice, le mensonge & la vérité; cet art si favorisé par LOUIS, & qui, au lieu de célébrer & d'immortaliser son nom, a répandu contre lui des calomnies si atroces, & lui a préparé une mort si tragique? Mais enfin c'étoit encor pour vous qu'il la favorisoit & la perfectionnoit; c'étoit pour propager avec plus de rapidité vos écrits, vos découvertes & votre gloire. Ces traits choisis entre tant d'autres, les forces de la France rétablies sur terre & sur mer, sa supériorité reconquise, son commerce augmenté, l'honneur des arts recouvré, prouvent assez que rien n'étoit étranger à LOUIS, qu'il ne manquoit ni de sagesse dans l'entreprise des affaires, ni d'habileté dans leur conduite, ni de fermeté dans leur exécution; &

qu'enfin ces actes de libéralité & de bienfaisance, dont est remplie sa vie, ne viennent pas, comme la calomnie se plaît à le répéter, de la foiblesse de son ame, mais plutôt de la bienfaisance & de la bonté de son caractère.

Si, doué de toutes les vertus royales qui acquièrent aux Souverains la vénération des peuples, LOUIS y joignoit encore cette humanité & cette bienfaisance de détail qui, plus encore que toutes les autres vertus, leur concilie l'amour de leurs sujets & qui est aussi le plus ferme rempart de leur autorité : o Dieu ! comment donc est-il arrivé que, dans ces derniers temps, il ait éprouvé, je ne dirai pas l'ingratitude & l'oubli, mais la cruauté, la barbarie d'une nation comblée de ses bienfaits ? Vous le savez, TRÈS-SAINT PÈRE, & la cause de cette ingratitude a fait dans votre ame la plus profonde blessure : défenseur vigilant & zélé de la religion Chrétienne, vous savez qu'en attaquant le trône des Rois Très-

Chrétiens, c'étoit la religion même que l'on vouloit détruire. La crainte de rouvrir les plaies de votre cœur ne m'arrêtera pas ; votre éloge accompagne le récit de ces horreurs : votre courage à défendre la religion contre l'impiété de ses ennemis ne le cède pas même à l'intrépidité du Roi très-Chrétien tombant & périssant victime de la haine & de la rage qui voudroient écraser en même temps le Christianisme. Oui, je mettrai sous vos yeux le tableau de la France, puisque ce triste & affligeant spectacle peut répandre un nouveau jour sur cet enchaînement nécessaire & funeste de calamités qui ont entraîné dans le même abyme & le Royaume le plus florissant, & le Roi le plus malheureux. Dès le règne de LOUIS XV., une secte impie avoit usurpé le saint nom de la philosophie pour en imposer à l'inexpérience de la multitude ; à des tems & en des lieux marqués, des complots clandestins se tramoi-
 ent contre l'édifice sacré de la religion.

Digitized by Google

De ces retraites obscures, où le vice composoit ses poisons, sortoient des livres qui le répandoient avec la plus funeste rapidité; la vertu étoit méprisée; le vice étoit impuni; & la licence de penser & d'agir ne connoissoit plus de frein. Ce venin mortel circuloit dans toute la France, où il faisoit, chaque jour, de nouveaux progrès & de nouveaux ravages; mais c'étoit la capitale, c'étoit Paris qui en étoit le plus infecté; il n'avoit pas même respecté la cour, & déjà elle en avoit senti la maligne influence, quand LOUIS prit en main les rênes de l'empire. Quel éloge pour lui! dans l'âge des passions, parvenu au pouvoir suprême, n'ayant à rendre compte de ses actions à aucun mortel, jamais les conseils perfides d'hommes corrompus, jamais les charmes séduisans de la volupté, jamais l'exemple, cet attrait plus séduisant encore, n'ont pu le détourner un instant de la sévérité des principes qu'il avoit reçus dans son enfance; jamais la candeur & la pureté naturelle de ses mœurs n'ont été ternies, malgré les

pièges qui sans cesse leur étoient tendus, moins par le hazard que par les intrigues de ceux qui avoient un si grand intérêt à l'entraîner dans tous les vices du siècle, soit pour couvrir, par l'exemple du Prince, la honte de leur vie, soit pour endormir au sein des passions, sa vigilance Royale, & bouleverser plus facilement son royaume. Tel étoit le débordement des mœurs, que l'exemple même du Roi ne lui opposoit qu'une digue insuffisante. Jugeant alors qu'il étoit enfin arrivé le moment de porter à la religion les derniers coups, les sectateurs de la nouvelle philosophie redoublèrent d'audace; ils répandirent, sans ménagement, leurs maximes perverses; & elles pénétraient dans les cœurs avec d'autant plus de facilité qu'elles en favorisoient les penchans & la dépravation. Des hommes corrompus ne désirent rien tant que de soulager leurs passions du joug importun que la religion leur impose, & de se persuader qu'ils sont aussi ridicules qu'austères les principes qui

réprouvent leur conduite. Ils avoient brisé le frein de la Religion, ils étoient parvenus au comble de l'impiété, les monstres ; ils vouloient aller plus loin, & entraîner avec eux la nation au comble de la licence. Pour détruire dans les cœurs, & confondre, à leur gré, tous les droits de la société & l'empire de Dieu même, ils n'avoient plus qu'une barrière à renverser, la crainte de l'autorité royale. Guerre d'Amérique ! o guerre si fatale à la France, mais surtout à la personne & à la famille de son roi ! La rejetterons nous sur l'imprudence des ministres, ou sur l'artifice des ennemis d'un Prince encore si jeune ? Étoit-elle si précieuse la liberté de l'Amérique pour la payer si cher ? Falloit-il donc pour elle attirer tant de fléaux sur la France, tant de calamités sur le Roi, tant de terreurs & de guerres sur toute l'Europe ? Ah ! que ne restoit-il inconnu ce nouveau monde, séparé du nôtre par l'immensité des mers, ignoré pendant un si long espace de siècles ! La France ne lui auroit pas porté une liberté

funeste; elle n'auroit pas donné à la France son or & le fer, le fer fatal qui a enchaîné les mains & tranché la tête d'un si grand Roi Mais nos regrets sont superflus ! Puissent au moins ceux qui transmettront à la postérité l'histoire de nos jours, passer rapidement, comme moi, sur une guerre qui ternit l'éclat des actions de LOUIS , & qui flétrit à jamais la mémoire de ses ministres. Pourquoi donc en ai-je parlé ? Pour montrer que, plus les rois ont de penchant à la bienfaisance, plus ils sont exposés aux pièges des courtisans, dont les intrigues criminelles se cachent sous la trompeuse apparence du bonheur public : & que, séduit par l'espoir d'être utile, LOUIS s'est laissé engager dans une guerre qui devoit entraîner sa perte & la chute de son trône.

A l'époque d'une paix achetée par les succès les plus dispendieux, le trésor de l'état se trouva si diminué que les plaintes & les séditions furent générales dans tout le royaume; épuisées par la guerre, les finances ne

pouvoient plus suffire aux charges & à la dette publique; & le crédit de la France, si bien établi parmi les nations, commençoit à chanceler & touchoit à sa ruine. Les factieux saisissent avec empressement ces murmures, ils les répandent au loin, ils triomphent, & déjà ils ont donné le signal d'un désordre préparé depuis si long-tems. Le meilleur, le plus intègre, le plus vertueux des rois veut éloigner de l'état le fléau qui le menace; &, loin de secondar sa tendre sollicitude, ses ministres le livrent à un étranger, au plus cupide, au plus fourbe des hommes. Placé à la tête de l'administration des finances, l'hypocrite trompe le peuple, trahit le Roi, épuise le trésor, emprunte, agiote; & les moyens perfides, avec lesquels il semble travailler au soulagement de l'Etat, en portent la dette à un tel point, à un tel excès, qu'après lui, aucun de ses successeurs, aucun impôt, aucun roi ne pourra l'acquitter.

L'erreur d'un roi est toujours une calamité pour son peuple: mais dans combien d'er-

reurs les rois ne sont-ils pas entraînés par la mauvaise foi de leurs ministres ! Qui oseroit imputer l'épuisement des finances au luxe , ou à la négligence de LOUIS ? Qui ne connoît au contraire les moyens qu'il employa & les efforts qu'il fit pour y obvier ? Persuadé que l'économie des rois est le plus utile des impôts , c'étoit dans des sacrifices personnels & dans ceux des droits & de l'éclat du trône que , de préférence , il cherchoit ses ressources (1). Que d'équité , que de sagesse dans les mesures qu'il avoit prises pour le rétablissement des affaires ! Que n'ont-elles été suivies ! hélas ! le plus beau des royaumes & le meilleur des rois subsisteroient encore. Mais la ligue formée depuis long-tems par les ennemis du Roi contrarioit , renversoit toutes ces mesures. Il falloit que les finances fussent épuisées , & qu'il ne restât plus au Roi

(1) On peut voir dans le discours de M. Necker , à l'ouverture des Etats Généraux , le produit des économies sur les différentes réformes.

d'autre parti à prendre que celui de convoquer *les États Généraux*, pour le faire concourir lui-même à l'exécution de leurs détestables projets. Cette convocation étoit l'objet de tous les vœux. Les uns la désiroient pour le salut de l'Etat, dont la ruine paroissoit chaque jour plus prochaine : les autres ne la désiroient pas moins ; ennuyés de ne pas jouer un rôle, & surtout de la modicité de leur fortune, ils voyoient avec plaisir s'ouvrir une vaste carrière à leur cupidité & à leur ambition ; mais ceux qui la sollicitoient avec le plus d'empressement, c'étoient les ennemis de la Religion & du Roi. Ils savoient qu'au milieu du tumulte de ces nombreuses Assemblées, presque toujours divisées d'intérêt, ou d'opinion, ils pourroient souffler le feu de la discorde & frapper du même coup l'Autel, le Monarque & l'Empire. Le Roi, trop bon, ne s'y refusa pas ; il prévoyoit l'atteinte qui pouvoit être portée à son pouvoir ; mais un sacrifice fait au bonheur de son peuple n'étoit pas une perte, c'étoit un gain pour lui. D'abord,

à l'exemple du Grand Henry, il appelle auprès de lui les chefs de ses Provinces & des Villes principales, & consulte les *Notables* de son royaume; mais, dans des circonstances aussi difficiles, cette réunion ne produit aucun effet. Alors, voulant suivre les anciens usages & la pratique constamment observée par ses prédécesseurs dans les grandes nécessités, LOUIS se rend au vœu de la Nation: il ordonne la réunion des trois ordres de ses États, & dans chacun de ces ordres l'élection de députés éclairés & intègres qui se rassemblaient sous ses yeux & concertaient avec lui les moyens de soulager & de relever la France. Quelle jouissance n'éprouva-t-il pas, dans les premiers momens de cette réunion! Ce n'étoit pas un Roi entouré de ses ministres & de sa grandeur, au milieu de l'assemblée la plus auguste de la Nation, c'étoit un père au sein de sa famille, environné de ses tendres enfans. Quelle douceur, quelle bonté dans ses paroles! Avec quels sentimens de respect & d'amour ne les entendit pas toute l'Assemblée!

Quel peuple alors ! quelle joie brilloit sur tous les visages ! Quelles larmes couloient de tous les yeux ! Quelles marques de tendresse & de reconnoissance chacun ne s'empressoit-il pas de donner à son Roi !

Mais d'où vient cet étrange changement ? Ces Grands fidèles , ce Clergé magnanime , cette fleur de la Noblesse françoise , qui a pu les arracher d'auprès du Roi ; qui a pu les éloigner & les bannir ? Ce peuple si tendrement , si respectueusement attaché à son Roi , qui lui a fait oublier son ancien amour ? Qui a égaré sa raison ? Qui a dépravé son cœur ? Cet espoir & cette apparence prochaine de la régénération de la France , qui les a dissipés ? C'est cet homme , ce même homme qui , chargé de l'administration des finances & déjà vendu aux ennemis de son maître , s'étoit mis à leur tête & secouoit partout les torches de la sédition. Il avoit juré dans son cœur la perte de la Religion & du Roi ; mais l'intégrité & l'union des deux premiers ordres pouvoient encore rendre vains ses efforts , &

déconcerter ses projets. Il cherche dans le troisième des partisans de ses systèmes insensés, des instrumens & des complices de ses crimes: il excite leurs murmures, il nourrit leurs espérances, il défend leurs prétentions; il arrache tout au Roi en lui parlant du bonheur & de la tranquillité du peuple, &, sous le nom de ce Prince, il exerce l'autorité suprême. Et quel abus n'en fait-il pas bientôt? Seul, contre l'avis & les efforts des meilleurs citoyens, il enfreint les anciennes lois du Royaume, brave l'autorité de l'histoire, change la nature des choses, viole les droits sacrés des deux premiers ordres, & double, en un mot, la représentation du troisième. O imprudence, ou plutôt fatale erreur du Roi! Mais le sort en est jeté: il voit tout l'espoir de la France fondé sur un seul homme; il aime mieux s'abandonner entièrement à lui que d'aigrir le peuple, en témoignant de la défiance, ou en hazardant des refus, & d'occasionner au milieu de l'orage, qui commence à gronder, la ruine totale de son royaume.

La hardiesse des factieux du troisième ordre augmenta en proportion du nombre de ses représentans. Dès lors les plus désastreux projets furent mis au grand jour : une multitude de brigands fut soldée , elle assaillit le Roi , elle menaça ses jours. Les inquiétudes données sur la surété personnelle du Roi tendoient à arrêter l'opposition & à enchaîner le courage des deux premiers Ordres composés d'hommes vertueux & de sujets fidelles. La fureur & l'audace imposèrent silence à la prudence & à la modération. Les deux premiers Ordres, consternés & tremblans pour la vie de LOUIS, se laissèrent entraîner ; & , confondus au milieu du troisième, ils livrèrent l'État à ses ennemis , aimant mieux sauver le Roi que le Royaume. Que cet espoir étoit trompeur ! Que ce sacrifice, fait au salut du Roi, alloit bientôt lui devenir funeste ! Jusqu'alors la Nation s'assembloit pour confirmer les Lois établies par le Souverain : tel étoit l'usage antique & constant de la Monarchie. La réunion des

Ordres renverse cette base sur laquelle reposoit la paix intérieure, la gloire de la Nation & le salut de la Patrie. Les États, autre fois si majestueux & si imposants, sont transformés en un assemblage monstrueux de prétendus législateurs qui viennent moins délibérer avec le Souverain, que le soumettre à leur Empire. Trop foibles pour empêcher ce désordre, mais incapables de céder à la crainte & d'abandonner le parti du Roi, de courageux Pontifes, un Clergé respectable, la brave Noblesse forment un corps à part, présentent aux Conjurés un front inébranlable & opposent toujours la force des raisonnemens & la sagesse des opinions aux clameurs, aux injures, au délire (1). Défenseurs invincibles de la Monarchie & de la Religion, la puissance & la fureur de vos ennemis ont pu l'emporter sur vous, elles

(1) Nous devons rendre le même hommage aux membres intègres & courageux du tiers qui, bravant les préjugés, la haine & les menaces de leur ordre, passèrent au côté droit & y défendirent avec constance & intrépidité la bonne cause.

n'ont pu vous abattre. L'histoire célébrera, immortalisera vos noms, vous qui avez versé glorieusement votre sang pour une si belle cause; & vous qui, échappés aux glaives & aux poignards, errez aujourd'hui, dépouillés de vos biens, chassés de vos foyers, proscrits de votre Patrie, est-il un lieu assez sauvage, un peuple assez barbare qui ne vous appelle avec instance, ne vous accueille avec empressement, ne vous admire avec enthousiasme? Ah! pourquoi de si grands exemples n'ont-ils pu prévenir l'égarement du peuple, ou le ramener à son devoir?

Mais comment retracer des horreurs dont le simple récit nous a fait frémir, dont l'histoire n'offre aucun exemple & que la postérité ne voudra pas croire? La plus vile populace, une foule innombrable de jeunes gens corrompus, perdus de dettes & de débauche, imbus des principes licencieux de la nouvelle philosophie, livrés à tous les vices, espérant d'envahir, à la faveur des troubles, la fortune des riches: voilà les in-

strumens, les satellites de la conjuration. On les ameute ; on les soudoie ; & , sous prétexte d'une disette ou d'une abondance également simulées, on met dans leurs mains le fer & la flamme pour aller en tumulte environner le Roi, & menacer ceux de ses sujets qui lui sont restés fidèles. On accumule les attroupemens, les harangues séditieuses ; tout rétentit des cris effrénés d'une liberté sans bornes, & d'une égalité chimérique. On s'étoit assemblé pour retablir les finances du Royaume : on en change, on en renverse les lois ; on restreint, on anéantit l'autorité Royale ; en présence du peuple, on ne parle que des droits du peuple & de sa prétendue Souveraineté ; & , du sein des disputes, du tumulte & des clameurs sortent ces pernicieuses maximes : *Les hommes naissent & demeurent libres & égaux en droits* (1). *La Souveraineté est une, indivisible, inaliénable & imprescriptible : elle appartient à la Na-*

(1) Droits de l'homme art. 1. ...

tion : aucun individu ne peut l'exercer que par délégation (1). L'insurrection est le plus saint des devoirs (2). On y ajoute pour un peuple aussi curieux d'innovations que rempli de vanité : tous les citoyens sont admissibles aux places & aux emplois (3), la loi est l'expression de la volonté générale. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places & emplois publics, selon leur capacité & sans autre distinction que celle de leurs vertus & de leurs talens (4). Une populace naturellement légère & avide de nouveautés, s'ennivre avec orgueil de ces principes absurdes ou spécieux : elle ne dirige plus seulement ses menaces contre la Noblesse & le Clergé ; c'est dans le Roi même quelle trouve

(1) Constitution tit. 3 art. 1.

(2) Proposition avancée en 1789. par l'homme qui étoit chargé de la police de Paris, & répétée de toute part avec enthousiasme.

(3) Constitution tit. 1. art. 1.

(4) Constitution tit. 2. art. 6.

un rival, elle veut s'en défaire. Ce Prince ³⁵
 fait un dernier effort pour ramener par la
 douceur un peuple égaré: il sait que l'As-
 semblée est le foyer de la sédition, il y va
 répandre de nouveaux bienfaits. Un Roi si
 bienfaisant pouvoit-il rien refuser aux desirs
 & au salut de son peuple? On est fatigué
 du poids de l'autorité; il y renonce. Il étoit
 Souverain; il ne sera plus que le Chef de la Na-
 tion. On se plaint des Impôts; ce qui lui
 sera librement offert lui suffira toujours. On
 est jaloux d'honneurs qui paroissent exclusi-
 vement réservés à la Noblesse; il en ouvre
 la porte aux citoyens de tous les Ordres.
 Que dirai je? il renonce à régner seul; il
 s'engage à réunir, à des époques fixes, l'As-
 semblée des États pour prendre ses conseils
 & partager avec elle l'autorité Royale. Quelle
 cruauté, quelle barbarie n'auroit cédé à
 cet excès de condescendance & de douceur?
 O honte que les siècles ne pourront effacer!
 Ces témoignages inouis d'une bonté inépu-
 sable, cet entretien bien moins populaire en-

core que familier, sont reçus avec une agitation turbulente, indice trop sûr de la Rébellion qui se prépare; ils sont suivis de clameurs & d'injures, funestes avant-coureurs du plus affreux complot; & bientôt, au milieu de la nuit, on foud de toutes parts dans le palais du Roi, comme dans une ville prise d'assaut. Nuit désastreuse, que ne peut-elle être ensevelie dans un éternel oubli, cette nuit pendant laquelle une multitude égaree assaille, les armes à la main, le meilleur des Rois, accable d'outrages son auguste épouse, & repand la terreur sur tout ce qui les entoure! Pour couvrir ces horribles & criminels attentats, cette nuit s'étoit enveloppée sans doute de ses ténèbres les plus épaisses; mais, malgré l'obscurité de ses voiles, est-il un lieu où ne pénètre l'audace éclairé du flambeau de la révolte? Et de quel jour plus exécrationnable encore est suivie cette exécrationnable nuit! Du jour où, arraché à sa demeure & à son palais, le Roi est traîné de Versailles à Paris, entouré de

37

satellites , gardé par une populace enivrée
de crimes & de fureur.

Dès ce jour , le dernier du règne de
LOUIS XVI, les bons eurent tout à crain-
dre & les méchans tout à espérer ; dès
ce jour , les états sont transformés en une
Assemblée turbulente de conjurés qui s'em-
parent de toute l'autorité Royale ; dès ce
jour , ne laissant plus au Roi qu'un vain
simulacre de dignité , on lui impose la ne-
cessité d'obéir ; dès ce jour tout est bou-
leversé , détruit ; & le massacre des sujets
les plus fidèles , la suite des Princes (1) ;
l'empire des brigands sont les suites de la
plus monstrueuse tyrannie. Le Comte d'Ar-
tois voit les poignards dirigés contre lui ;
& , moins pour conserver ses jours que
pour ménager à son malheureux frère chez
des étrangers des secours qu'il ne peut plus

(1) L'Orateur a interverti les dates. Mr Comte d'Artois &
les Princes du sang , étoient sortis de France depuis le mois
de juillet.

trouver dans ses propres états, il se dérobe au fer des assassins: il sort du Royaume, ce Prince valeureux & intrépide, il emporte avec lui un glaive redoutable, l'épée d'HENRI IV, qui doit vanger tant d'injures & punir tant de forfaits. La Reine pouvoit fuir aussi, peut-être le devoit elle. Que d'outrages elle eut épargnés au sang & à la gloire des Césars! Envain le Roi veut l'y engager: conseils, prières, larmes, rien ne l'émeut; la fermeté de son ame est un rempart inébranlable: elle déclare qu'elle n'a pas la force de supporter la vie loin de son roi, qu'elle aura le courage de braver la mort au près de son Époux. Fille de Marie Thérèse, tante de François, descendante ou sœur de si illustres Empereurs, elle se montre digne d'eux. Déjà elle savoit que le trône ne met pas à l'abri des caprices de la fortune, & elle avoit appris à n'en pas craindre les revers; déjà elle s'étoit élevée au dessus de la perfidie de la cour, des

39
trahisons de l'amitié, des calomnies de la haine.

Providence de mon Dieu, c'étoit ainsi que, la mettant aux prises avec l'adversité, vous la disposiez à triompher des plus grands malheurs, & que vous prépariez dans cette femme incomparable un exemple éclatant de la fermeté royale (1). Les tantes du R. i, ces vertueuses Princesses abandonnent ce qu'elles ont de plus cher; la France ne mérite plus de pareils modèles: elles se dérobent à une populace féroce; les invectives, l'insolence & les menaces les poursuivent jusqu'aux frontières d'une ingrate patrie; Rome alors, Rome, la mère & l'appui de toutes les vertus, Rome leur tend les bras avec empressement. Il étoit réservé à votre satisfaction, TRÈS-SAINT PÈRE, de voir les petites filles de s. Louis, & à votre gloire de les consoler par votre tendresse, & de leur rendre ces soins pater-

(1) Victime pendant quatre ans de la rage d'un peuple dont elle avoit été l'idole, elle n'est plus? ô Français! ô ciel! ô vengeance!

nels, si dignes d'elles & si dignes de vous.

La Capitale étoit inondée de libelles, partout retentissoient les déclamations séditieuses, les plaintes, les menaces, les cris; tout annonçoit, tout préparoit le meurtre du Roi. Ce fut alors qu'il donna sa sanction à la *Constitution* prétendue *civile du Clergé*, Constitution absolument opposée aux règles & à la discipline de l'Eglise Catholique. S'il crut devoir se prêter aux circonstances, si, par cet excès de facilité & de douceur, il parut un moment conniver avec les factieux, nous devons moins le blâmer que le plaindre. Jamais sans doute il n'eut mis son nom au bas de ces décrets impies, s'il eut cru s'exposer seul au danger: l'orage grondoit sur d'autres têtes, il voulut le détourner. Un si grand nombre de bons citoyens, ses plus zélés serviteurs, sa famille entière, toute la France, étoient l'objet de ses craintes: en effet que de malheurs & de meurtres pouvoient suivre son refus? Ce n'étoit pas le courage, c'étoit la liberté qui lui manquoit.

Ah ! que n'a-t-il pu briser ses fers ? Il se seroit sans doute empressé de révoquer ces sanctions , arrachées par la force ; les complots des parricides se seroient évanouis ; la France existeroit encore , la Religion fleuriroit dans la France. LOUIS devoit en former le projet , la fortune pouvoit seule en assurer le succès. La fortune fut aussi cruelle que LOUIS avoit été courageux. Il ne fuyoit pas pour aller solliciter les forces des Potentats de l'Europe contre l'Assemblée qui avoit envahi son pouvoir ; il n'alloit pas réunir des armées pour vanger les injures faites à sa Majesté Royale. En vain ses meurtriers ont recours à cette absurde calomnie : quand la douceur naturelle de son caractère & son horreur pour le sang ne la détruiroient pas , elle seroit confondue par les efforts qu'il ne cessa de faire pour éloigner une guerre allumée contre ses vœux. Combien de fois n'a-t-il pas refusé les secours qui lui étoient offerts par les autres Souverains ? Combien de fois n'a-t-il pas

contenu l'indignation de l'Empereur , son beau frère ? Combien de fois n'a-t-il pas différé les projets & suspendu les armes des Princes fédérés contre la France ? Il est inutile d'insister sur des faits si clairs , si récents , si connus ; tout les atteste : les lettres du Roi , ses messages , les Princes , dont la force imposante écrase aujourd'hui la France , & qui , cédant aux instances de LOUIS , ne seroient pas intervenus dans les troubles de son Empire (1) , si l'Assemblée n'eût porté la démente jusqu'à leur déclarer la guerre , & si elle n'eut répandu , avec acharnement dans toute l'Europe , le poison mortel de la licence & de la sédition. Nous en avons pour témoins les ennemis même du Roi : forcés de reconnoître ses vœux pour la paix , & ses efforts pour la maintenir , ils supposent qu'il alloit chercher auprès des puissances étrangères des secours qu'il avoit craint d'appeler au sein de ses

(1) Voyez les manifestes des différentes Puissances.

États : c'est ainsi qu'ils combattent, qu'ils⁴³
 détruisent leurs propres accusations, moins
 occupés d'être d'accord avec eux mêmes que
 de jeter de l'odieux sur toutes les actions
 du Roi. Que diront-ils donc, s'il n'a pas eu
 le projet de sortir du Royaume? Il a ma-
 nifesté lui même le motif & le but de sa
 fuite; sa candeur, sa franchise étoient si bien
 connues, que personne ne l'a soupçonné de
 dissimulation ou de mensonge. Il fuyoit l'e-
 sclavage & non pas la Patrie. Il se retiroit
 sur les frontières, dans une ville où la na-
 ture du pays, la protection de ses amis &
 la fidélité de ses troupes lui auroient permis
 d'examiner avec liberté & réflexion toutes
 les nouvelles lois, d'approuver celles dont
 il reconnoîtroit l'utilité, & de rejeter celles
 qui ne pouvoient qu'être nuisibles. Il pensoit
 aussi que le feu de la sédition s'éteindroit
 peu à peu; que ses Sujets, instruits par l'ex-
 périence, abjureroient leurs erreurs, & que,
 les voyant rentrés dans le devoir, il pourroit
 se livrer sans danger aux mouvemens de sa

bienfaisance, & leur offrir, avec le pardon de tous leurs crimes, la vraie liberté, la tranquillité & la Religion qui en est la source.

La fortune parut un instant seconder la sagesse de ces vues. Mais où n'atteint pas le crime, quand il poursuit la vertu? Le Roi lui avoit échappé, il le retrouve à Varennes : il l'arrête, l'environne, le saisit. Il perd cependant une partie de sa proie. O Vous, dont le Ciel favorisa si visiblement la fuite, il vous réservait sans doute pour vanger votre malheureux frère, servir de guide & d'appui à la jeunesse de son fils, rendre la liberté à la Patrie, & à la Religion son éclat. LOUIS pouvoit aussi s'arracher aux brigands. S'il n'eût enchaîné l'indignation de ses braves & fidèles soldats, la force auroit repoussé la force, ou plutôt le courage auroit terrassé l'audace. Mais il aimoit trop ses sujets, & jamais il n'eût voulu acheter la liberté aux prix d'une goutte de leur sang. Que ne s'occupoit-il au moins d'une

45

Epouse , d'une Sœur , d'une Fille , d'un Fils encore enfant ? l'Epouse , la Sœur , la Fille pensent comme le Roi. Votre âge encore trop tendre ne pouvoit partager des sentimens si magnanimes , Fils de LOUIS ! Croissez ; vous trouverez , un jour dans l'histoire de votre Père , la gloire que donne la vertu. Helas ! n'y cherchez pas celle que donne la fortune. Résolu de tout souffrir plutôt que de permettre la résistance , & de faire couler le sang , le Roi est traduit à Paris avec sa famille. Les satellites du crime l'environnent ; une multitude immense accourt sur son passage ; l'impudence est dans tous les yeux ; l'outrage est dans toutes les bouches. Il n'oppose que la patience & le courage. Mais qu'elle fut bien plus horrible encore son entrée dans la Capitale ! Qu'il étoit lugubre , le silence de cette nuit ! Qu'il étoit féroce , le regard des soldats ! Qu'elles étoient sinistres les menaces d'une populace altérée de sang . ! Et comment peindre l'insultant mépris , dont on accable la Majesté Roya-

le? Les bornes de ce discours, la foiblesse des expressions, ne me permettent pas d'en tracer le tableau; la douleur ne sauroit le contempler, l'indignation le repousseroit. Si l'on ne peut, sans frémir, entendre le récit de ces horreurs, ô Dieu! quelle devoit être cruelle la situation du Roi, qui en étoit l'objet! Qu'on ne croie pas cependant que son courage en soit ébranlé. Il répond par la douceur & les caresses aux emportemens & à la fureur, & présente au fer des assassins un cœur qui n'a d'autre bouclier que son amour pour son peuple. Une populace armée de menaces & de poignards veut pénétrer dans son palais, elle va souiller de tous ses excès le sanctuaire de la Majesté Royale: il la laisse entrer, l'accueille avec affabilité, lui parle avec tendresse, &, pour la désarmer plus sûrement, il reçoit de ses mains & met sur sa tête Royale l'infâme bonnet, vil emblème d'une liberté établie sur les débris de son trône. Il y fut contraint, oui, par le désir d'apprivoiser ces bêtes féroces, & non par la crainte; l'innocence ne

la connoît pas : ce qu'il prouva bien lorsque , prenant la main d'un des Assistans, il la porta sur son cœur & montra que dans aucun danger, quelque pressant qu'il soit, un cœur où regnent l'innocence & le courage ne palpita jamais.

Mais quel changement subit ? Quelle rigueur extraordinaire ? Que signifie ce visage triste & sévère qui semble annoncer l'opiniâtreté d'un refus ? Quel pourroit-en être l'objet ? Que reste-t-il donc à la disposition du Roi ? Il a remis une partie des impôts, diminué sa garde, réduit la dépense de sa maison ; il a généreusement abandonné son autorité, son Empire, sa liberté, sa Personne. Quel sacrifice exige-t-on encore ? Il ne lui reste qu'un seul bien, de tous les biens le plus précieux ; la Religion de ses Pères, les Rois très-Chrétiens : il ne permettra pas qu'on la lui enlève. C'étoit surtout pour détruire la Religion qu'on avoit bouleversé la France ; mais des Pontifes & des Prêtres dont le zèle est inébranlable, que les promesses ne peu-

vent séduire , que les menaces ne peuvent intimider , refusent avec constance d'approuver , par un serment , des lois criminelles qui attaquent celles de l'Eglise Catholique. Leur opposition déconcerte tous les projets ; on rend ce Decret tyrannique , inhumain , impie qui les dépouille de leurs biens & les bannit de leur patrie ; on présente ce Décret au Roi ; on l'assure que le sanctionner est le plus sûr moyen de calmer les troubles & d'appaiser les émeutes. Il voit le piège ; il l'évite ; on le menace , on ne met plus sous ses yeux que la multitude , le fer & la flamme. Toujours Grand & formé de bonne heure à la piété , il bravera les menaces , les tourmens & ne confirmera jamais par son Autorité un décret ennemi de la Religion Catholique & digne des tems barbares des Nérons & des Déces.

Si la sanction des autres décrets étoit une tache à sa Gloire , sa fermeté & sa constance à rejeter celui-ci l'ont bien effacée , & sont devenues pour lui l'occasion de la mort la

49
 plus honorable. Dès ce moment elle fut désirée par les Ennemis implacables de la Religion, elle fut jurée dans leurs cœurs. Ils avoient saisi le bien des Evêques, pillé l'héritage des Prêtres, chassé de leurs Sièges les premiers Pontifes, introduit à leur place des Ministres sacrilèges & des Loups ravisseurs, dépouillé les Temples, renversé les autels, & commis des profanations exécrables contre tout ce que la Religion offre de plus auguste. Ces premiers coups avoient affoibli & ébranlé la Foi d'un grand nombre; mais ils ne suffisoient pas encore aux vues des Impies qui ne pouvoient bannir entièrement de la France la Religion tant que vivroit un Roi dont les principes & la conduite justifioient si bien le nom de Roi très-Chrétien.

Il approche le jour fixé par les Parricides pour le plus grand des crimes. Le Roi le sait, il interdit la violence à ses Gardes. En cas d'attroupemens, il leur recommande de n'avoir pour le Peuple que des égards & de la douceur. Il leur ordonne de repousser la
 d

force par la persuasion & ne leur permet
l'usage des armes que lorsqu'ils n'auront plus
absolument d'autre ressource. C'est donc là
ce Monarque orgueilleux, indigne de com-
mander à un Peuple libre ! C'est donc là ce
Tyran à qui il faut arracher, non plus le
sceptre de ses Pères, mais la vie ? O Dieu !
Si l'on donne à LOUIS le nom de Tyran,
pour qui réserve-t-on les noms de Rois bien-
faisans, de Princes débonnaires, de Pères
de la Patrie ? Pourroit-on désirer plus de mo-
dération, plus de douceur dans ses ordres ?
Mais rien ne touche, rien n'arrête, rien n'é-
branle la multitude ; elle provoque la force ;
on court aux armes. La féroce impétuosité
des uns, la courageuse résistance des autres,
les cris des combattans, des blessés, des
mourans, la Famille Royale entend tout &
l'horreur a pénétré dans le palais & dans les
cœurs : alors, privé de tout espoir, séduit par
un conseil perfide & des messages trompeurs,
le Roi se jette avec toute sa Famille au mi-
lieu de l'Assemblée & croit que le sanctuaire

51
 des lois doit être le plus sûr asile pour l'innocence opprimée. O déplorable trahison ! Ce n'est pas un asile qu'il trouve , c'est dans la plus affreuse captivité qu'il se précipite. Il voit bientôt qu'en cherchant la protection des lois , il est tombé sous le joug d'une exécrationnable tyrannie. Forcé de demeurer trois jours dans l'Assemblée , quels sentimens dût-il éprouver , ayant sans cesse sous les yeux la présence importune de ceux qui lui avoient rendu tous ces pièges & lui avoient préparé tant d'angoisses ? Enfin on le traîne en prison avec toute sa Famille ; on le promène avec affectation dans les rues les plus fréquentées , on l'expose aux railleries & aux outrages de la populace , on le force de contempler les statues renversées de ses Ancêtres , pour lui faire pressentir , par les excès de la haine & du mépris du peuple , toute l'horreur de sa captivité , & déchirer son cœur par la perspective des maux qui l'attendent.

Quelle est affreuse cette captivité ! Voilà donc la récompense de vos bienfaits , Monar-

que infortuné? Ah! n'aviez vous affranchi vos Sujets que pour devenir leur Esclave? N'aviez vous épargné au crime les tourments de la Question, que pour éprouver, malgré votre innocence, la Question la plus dure & la plus cruelle? N'aviez vous fait construire des prisons saines & aérées que pour être plongé dans le plus ténébreux cachot? Et quels sont vos gardes! Que leur visage est sinistre? Que leurs paroles sont outrageantes? L'Épouse & la Sœur du Roi ne sont pas mieux traitées. On taxe d'orgueil, d'arrogance la grandeur d'ame avec laquelle l'Une supporte le malheur; &, si la calomnie elle-même ne peut faire à l'Autre un crime de sa vertu, on insulte à sa pudeur, on souille ses chastes oreilles par les plus infâmes propos. Qui seroit assez dur, assez féroce pour ne pas se laisser toucher au moins par l'âge, par la candeur de ces tendres Enfants? Ils sont l'objet des railleries & du mépris: les charmes les plus séduisants de l'humanité ne sauroient apprivoiser des Monstres. Les Femmes cependant n'ont pas en-

53
 être assouvi leur rage. O douleur ! A quelles
 nouvelles épreuves, à quelles nouvelles cruau-
 tés la famille Royale est-elle réservée. On
 tranche, on ouvre la tête d'une Princesse Il-
 lustre dont le crime est d'être l'amie de ses
 Souverains, & cette tête sanglante, on l'élève
 au bout d'une pique, on l'offre tout-à coup
 à leurs yeux. Ce spectacle les glace d'horreur,
 ils succombent, & si on les rappelle à la vie,
 c'est plus par un raffinement de barbarie que
 par un sentiment d'humanité. L'image de la
 mort une fois présentée à leurs regards, tout
 ce qu'ils entendent la reproduit sans cesse,
 & bientôt LOUIS apprend que plus de trois
 cents de ces prêtres fidèles à leur foi, &
 dont sa Justice avoit cru protéger l'innocence,
 en rejetant la Loi odieuse qui les condamn-
 noit au bannissement, ont été massacrés dans
 le même lieu, dans le même instant, & que
 leurs cadavres encore amoncelés sont privés
 de la sépulture. Cette abominable cruauté lui
 perce le cœur; on insulte à sa justice, à son
 humanité, comme s'il n'avoit arraché ces vi-

ctimes à l'exil que pour les livrer à la mort. Ah! sans doute il eut perdu la vie dans ce moment, si, désirant de marcher sur les traces de ces courageux Athlètes de la Religion, il n'eut été ranimé par l'espérance de partager bientôt leur martyre & leur gloire.

Et cette gloire de LOUIS, la calomnie ne pourroit la ternir. Les faits sont trop connus, je les rappellerai pourtant, parce qu'au milieu du deuil & de l'affliction générale, la Vertu trouvera les plus solides motifs de consolation dans la cause honorable de la mort du Roi. A peine est-il en prison, on convoque une nouvelle Assemblée. Sous un autre nom que la Première elle la surpasse en scélératesse, & bientôt elle s'occupe d'exécuter le projet formé depuis long-tems d'enlever à la France & son Gouvernement & son Monarque. La première Constitution sanctionnée par le Roi avoit conservé l'ombre d'une Monarchie, on l'abroge comme tyrannique; ensuite on ajourne le Roi.

. Je ne dirai pas que le Roi ne pouvoit être mis en cause ; qu'on ne pouvoit lui faire son procès ; que par la loi sa Personne étoit sacrée ; que , s'il eut commis quelque attentat contre la Patrie , il devoit , tout au plus , (1) être forcé d'abdiquer la couronne , & qu'alors , confondu dans la classe des Citoyens , il n'auroit été soumis aux lois que pour les faits postérieurs à son abdication ; je ne demande pas si on a le droit de l'accuser , je demande quels sont les griefs sur lesquels on l'accuse. Il n'a pas , dites-vous , respecté toujours l'ancienne Constitution. Mais , cette ancienne Constitution , ne l'avez vous pas déclarée tyrannique ? Ne l'avez vous pas renversée ? Je veux qu'il n'ait pourtant pu sans crime porter la plus légère atteinte à cette constitution que vous croyez si glorieux pour vous d'avoir détruite. Où est-elle cette atteinte ? Où en sont les traces , les preuves ? apparemment dans ces lettres dont

(1) Selon les principes de la Constitution.

vous avez refusé la communication à ses défenseurs pour n'en pas manifester l'altération, ou la fausseté; dans ces armées formidables qui avoient déjà envahi une partie de la France & dont ses prières ont arrêté les conquêtes; dans les dépositions des Satellites infames que vous aviez achetés, que vous soudoyiez pour fondre dans son Palais, enlever les papiers qui y étoient, en porter qui n'y étoient pas, & les rapporter ensuite comme s'ils les y eussent trouvés, & surtout dans la cruauté, la violence, & la tyrannie avec lesquelles, le 10. août, il blessa la Liberté, & offensa la Souveraineté du Peuple, en repoussant par la force les assauts de la multitude. O sagesse admirable de la Philosophie moderne! O précieuse découverte des Conquérants de la Liberté! Ils tracent la ligne de démarcation qui sépare la Tyrannie de la Royauté. Celui qui, après d'inutiles efforts pour calmer la fureur du Peuple, cherche un abri sous la protection de ses gardes, voilà le Tyran; celui-là seul est Roi qui va s'offrir aux poi-

57

gnards & à la rage d'une Populace effrénée,

Voilà le crime du Roi, on le tire de sa Prison, il va paroître devant le tribunal. Mais quels sont les Accusateurs? Quels sont les Juges? Écoutez, & connoissez toute leur iniquité; ce n'est pas un jugement qu'il faut rendre, c'est une condamnation qu'il faut prononcer; les Accusateurs sont les Juges eux mêmes. Parmi les Peuples les plus Barbares, les notions d'équité, de bienséance ont-elles jamais été ignorées ou méprisées au point que les Accusés y aient trouvé des Juges dans leurs accusateurs & des Bourreaux dans leurs Juges?

Mon dessein n'est pas de prouver l'innocence du Roi; elle est universellement reconnue. Elle a trouvé des défenseurs dans ces Orateurs intrépides, dont l'éloquence auroit écrasé la haine & la calomnie, si la force de la Raison avoit quelque pouvoir sur des Brigands & des Parricides: Elle a trouvé des défenseurs dans presque toute l'Europe, armée pour la venger: Elle a trouvé un défen-

seur dans le Ciel même qui appesantit son bras sur la France entière & en a fait le théâtre de toutes les calamités. J'ai voulu montrer seulement qu'avant toute procédure il étoit déjà condamné dans le cœur de ses Juges , ce Prince si attaché à la Foi de ses Pères, ce Prince dont la vie auroit toujours été un obstacle à l'exécution du projet impie de proscrire de la France la Religion Chrétienne ; que sa constance à défendre les Ministres des Autels étoit son véritable, son unique crime auprès de ces ennemis jurés de tout culte & de Dieu même ; que l'abdication de la Couronne, la prison, l'exil n'étoient pas , à leurs yeux , une suffisante expiation d'un tel forfait & que la mort pouvoit seule en prévenir la rechûte & en arrêter le danger. Il falloit agir contre toutes les lois, contre toute humanité : Qu'importe ? Parmi ces Juges , uniquement assemblés pour prononcer une mort si désirée, quelques uns encore sentent le remords s'éveiller au fond de leur conscience, il sont troublés, ils hésitent :

59
 l'or ou les poignards déterminent leurs suffrages. On avoit nourri la fureur du Peuple, on l'avoit familiarisé avec le sang, on avoit constamment irrité sa haine contre son Souverain; mais cet ancien amour des François pour leurs Rois pourroit n'être pas totalement éteint; on décrète que LOUIS ne pourra pas en appeller au Peuple. La Loi exige les deux tiers des suffrages pour la condamnation des Coupables. Qu'elle soit pour les voleurs & les Assassins une Loi qui respire l'humanité & la Justice, on ne l'appliquera pas à un Roi bienfaisant, Religieux, la Majorité suffira pour le condamner, l'Impiété veut une victime. Un des premiers Potentats de l'Europe oublie un instant sa dignité & contient sa colère; il n'écoute que la voix du sang & de l'humanité; ce qu'il dédaignerait de faire s'il s'agissoit de sa propre vie, il descend à la prière pour arracher à la mort un Roi, son Ami, son Parent; il s'adresse aux Bourreaux mêmes, il les conjure de ne pas armer sa vengeance & d'épargner à leur Pa-

trie l'opprobre éternel du plus infame Parricide : les prières de ce Grand, de ce généreux Prince sont rejetées avec arrogance; la vertu excite encore plus le mépris & la haine du crime quand elle intercede pour la vertu. On s'assemble, on délibère, on va aux voix; &, pendant qu'on les recueille, la vue des poignards qui se promènent arrête la commisération, écarte la justice; on annonce que les opinions seront imprimées, qu'elles seront envoyées dans les Provinces, afin que ceux des Juges, qui écouteroient la Justice & l'Humanité trouvassent la mort dans leur Patrie s'ils l'évitoient dans la Capitale. Ceux-ci sont déterminés par la foiblesse; ceux-là par la crainte, presque tous par la barbarie. On compte les voix, le Président se leve, le crime est consommé, la plus inique des sentences est prononcée, une Nation corrompue s'est à jamais souillée du forfait le plus atroce. L'impatience des Parricides redoute encore un retour d'humanité dans le peuple; elle n'accorde pas même au Roi un

délai de trois jours entre la sentence & l'exécution.

Ah ! puisque nous avons suivi dans tout le cours de ses malheurs un Monarque infortuné, que nos gémissemens & nos sanglots l'accompagnent au supplice ; allons recueillir son dernier soupir ; imitons l'attachement à jamais mémorable de ce courageux Vieillard (1) qui, après l'avoir défendu avec intrépidité, a voulu adoucir les horreurs de sa mort en lui présentant jusqu'aux portes du Tombeau un sujet toujours fidelle , un ami toujours constant. Helas ! il avoit lui même plus besoin de consolation que le Roi : l'arrêt fatal étoit prononcé , chargé de l'en instruire il se présente , les larmes sortent avec impétuosité de ses yeux ; sa voix est altérée , étouffée par la douleur : à ses sanglots , à son silence plus éloquent encore , LOUIS répond avec autant de calme dans l'esprit que de sérénité sur le visage : “ ne

(1) M. De Malesherbes.

„ pleurez pas mon sort ; la nouvelle que
 „ vous m'apportez n'a rien d'affligeant pour
 „ moi ; elle termine mes malheurs „ . Nour-
 ri des principes sacrés de la Religion , por-
 té à la piété dès son enfance , exercé depuis
 longtems par ces épreuves multipliées dont
 Dieu se sert si souvent pour épurer la ver-
 tu de ses Elus , pourroit-il regretter un Ro-
 yaume sur la terre au moment de trouver
 un Royaume dans le ciel ? Il sollicite l'assi-
 stance d'un Prêtre Catholique , il employe
 le peu de tems qui lui reste à laver les pé-
 chés de sa vie dans les larmes d'un repen-
 tir sincère ; & à les effacer par la grace inef-
 fable du sacrement de Pénitence. Ce n'est
 qu'après avoir rempli tous ces devoirs sacrés
 qu'il fait venir sa famille , lui parle , l'em-
 brasse & la console.

Aussitôt quels torrents de larmes ! Quels
 mouvemens de tendresse ? Au milieu des
 gémissemens de la douleur & des cris du
 désespoir, LOUIS, tranquille pour lui même,
 n'est occupé que des tendres objets qui l'en-

vironnent, son Épouse, sa Sœur, ses Enfans.
 Ils ne peuvent parler, c'est lui qui les en-
 courage ; il leur dit avec autant de sérénité
 que de douceur : « Pourquoi plaindre mon
 » sort ? Mes peines vont finir. De quoi me
 » serviroit de vivre plus longtems ? je meurs
 » tous les jours. Je vous en conjure , ne
 » faites pas des vœux pour que mes peines
 » se prolongent , envisagez-en le terme &
 » la récompense. Je quitte un trône terre-
 » stre , incertain & exposé aux revers : Dieu
 » m'en promet un céleste , assuré , éternel.
 » Je ne sais ce que la Providence vous ré-
 » serve ici-bas ; mais , si l'on peut encore
 » ajouter à vos tourmens , soutenez les tou-
 » jours avec la même fermeté & le même
 » courage ; & , si , comme je l'espère , un
 » sort plus heureux vous attend , souvenez
 » vous de mes malheurs , non pour en tirer
 » vengeance , mais pour ne perdre jamais
 » de vue l'inconstance des choses humaines ».
 Sa tranquillité accable encore davantage les
 cendres & malheureux objets qui l'entourent

& semble les plonger dans un abattement plus profond. Il s'arrache à leur tendresse, à leurs embrassemens ; &, s'il ne refuse pas ouvertement à leurs vives instances l'espérance de le revoir , il est déterminé à se priver lui même de cette consolation. Il ne veut pas irriter leur douleur par la certitude d'une dernière séparation ; &, déjà détaché de la terre, il veut moins encore partager avec son Epouse & ses Enfans un tems & des sentimens qui ne sont plus que pour son Dieu.

Depuis ce moment jusqu'à celui de sa mort, il ne témoigne plus la moindre inquiétude. Il écrit ses dispositions, & donne ses ordres avec tranquillité ; enfin, débarassé de tout autre soin, il se met en prières, & cherche dans le pain des Anges une nouvelle préparation & de nouvelles forces pour le dernier combat. C'est avec confiance qu'il attend l'heure fatale ; elle sonne ; on l'avertit ; il répond qu'il est prêt ; la sécurité & la joie sont peintes sur son visage ; les portes de la Pri-

son s'ouvrent, on croit voir en même tems celles du Ciel s'ouvrir pour le recevoir. Il veut être accompagné du Prêtre Catholique qui lui a administré le Sacrement de Pénitence, & récite avec lui les Prières que l'Eglise a consacrées pour assister, pour fortifier les Fidèles dans le passage redoutable du Temps à l'Eternité. Déjà ils sont arrivés. Un morne silence règne sur une Multitude innombrable. Le Roi s'arrête un instant pour recevoir encore du Ministre de la Religion le gage de la Rémission de ses fautes & de la Miséricorde de Dieu, & se présente seul à la Mort. D'une voix ferme & assurée il s'adresse à la Foule qui l'entoure; mais le Barbare, l'Inéxorable Satellite qui préside au Crime fait couvrir sa voix par le bruit des Tambours. Inutiles efforts! On les avoit entendues, ces Paroles touchantes & sublimes: *Je meurs Innocent, je pardonne à mes Bourreaux.*

O Roi vraiment Grand, & bien plus Grand au milieu de l'appareil de la Mort qu'environ-

né de toute la Splendeur Royale ! vous deviez le Trône à votre Naissance ; vous devez la Mort à vos Vertus. En Régnant vous avez égalé la Gloire des Rois Bienfaisans ; en mourant vous partagez la Couronne immortelle des plus Courageux Athlètes de la Foi. Parricides insensés ! vous détestiez le Roi, vous l'avez immolé ; mais il n'est pas tombé entièrement sous vos coups. Dans ce même Tombeau, où vous jettiez avec mépris sa Dépouille mortelle, vous n'avez pu ensevelir ce Testament où il respire encore, où, malgré vous, vous l'entendez, vous le voyez, vous le reconnoissez. Elle fera à jamais l'admiration de tous les hommes, cette Image de votre Roi & si belle & si vraie que lui-même a tracée. Que la Ressemblance est frappante ? Qu'elle doit vous être odieuse ! Quelle Grandeur d'Ame ! Quel mépris des choses humaines ! Quels sentimens profonds de Religion ! Quelle Vénération, quel Zèle, quel Attachement pour l'Eglise ! Pouvoir-il donner une preuve plus éclatante de la Pureté de sa

Foi que les regrets qu'il témoigne d'avoir, par l'apposition forcée de sa signature, autorisé vos décrets impies ! Jamais, non jamais la Postérité ne contempera, n'admira dans ce Monument les Vertus de LOUIS, sans opposer en même tems à sa douceur, votre Cruauté ; à sa modération, vos Excès ; à son humanité & à sa Piété, votre Impiété, votre Barbarie. Vous vouliez qu'il fût le plus malheureux des hommes ; ah ! vous êtes plus malheureux vous-mêmes. Il a souffert des tourmens inouis, une mort cruelle : mais quel prix pour ces tourmens & cette mort ? Que de larmes tous les Gens de Bien ne versent-ils pas sur lui ? Quels hommages ne lui rendront pas toutes les Nations & tous les siècles ? Et vous, quel sort vous attend ? je ne parlerai pas des remords qui déchirent vos cœurs & égarent votre esprit, & qui, semblables à des Furies, vous poursuivent sans cesse & vous présentent à chaque instant le Tableau de vos Forfaits ; je ne dirai pas que plusieurs d'entre vous ont déjà été trahis,

proscrits , égorgés ; que d'autres sont déjà dans les fers , & destinés aux supplices qu'ils méritent : mais , quel sort vous préparent les plus Puissans Rois de l'Europe ? Vous avez égorgé leur Allié , leur Ami ; vous leur avez déclaré une Guerre injuste ; vous avez fait des Incursions de Brigands & les plus cruels ravages dans leurs Etats : où croyez vous que s'arrêtera leur Vengeance ? Repoussés , ou honneusement chassés des Provinces souillées par vos brigandages , vos Meurtres & vos Sacriléges , vous vous êtes retranchés dans vos Forts , comme des bêtes féroces dans leurs Antres ; mais quel est le lieu où ne pénètrent bientôt les Armes dont le bruit retentit de toutes parts ? Quel Pays assez reculé où votre Parricide puisse rester impunément caché ; où puisse s'établir votre République , cette République monstrueuse qui n'a d'autre base que votre extravagante Philosophie , le Libertinage & l'Irréligion ?

France , autrefois si recommandable par ton Amour & ton Respect pour tes Souvé-

rains, o France, aujourd'hui couverte du sang du Meilleur & du plus Bienfaisant des Rois; quel fruit crois-tu recueillir de ta Barbarie? *La Liberté*? Elle est digne en effet de l'enthousiasme de tous les hommes, des hommages & des vœux de tous les Peuples, cette Liberté que tu vantes avec emphase! Ta Liberté! Oui: le débordement des Passions, la Tyrannie des Scélérats, un Sceptre de fer, le Joug de tous les Vices! *L'Égalité*? En effet plus de distinction parmi tes habitans, plus de Serviteur, plus de Maître, plus de Supérieur, plus d'Inférieur; tous peuvent aspirer aux honneurs, tous peuvent parvenir aux emplois: Ainsi tu mets à la merci de l'Intrigue, de la Force & du Crime la Fortune, le Repos, la Vie de tes Citoyens. Plus de distinction dans les Etats: c'est le Gouvernement des Forêts, c'est l'Empire de la Force ou de la Scélératesse. Elles l'exercent sur toi cet Empire inévitable & tyrannique; le sang inonde tes Cités; le fer de l'Ennemi, le feu de la Guerre Civile ravagent, consomment tes

Provinces. Les Ornaments des Temples , les Revenus de l'Eglise & le Patrimoine de la Noblesse ont produit des monceaux d'or à tes Despotes : ils les ont employés à assouvir leurs passions ou à susciter des troubles parmi les Nations Etrangères, ils ont échangé ton Numéraire contre des Papiers sans valeur ; &, au lieu de cette abondance générale dont l'espoir t'avoit séduit, ils te livrent aujourd'hui aux horreurs de l'Indigence & de la Famine.

J'ai rempli, TRÈS-SAINT PÈRE, la tâche que vous m'aviez imposée : j'ai fait l'éloge funèbre de LOUIS XVI. Si les traits que j'ai rapportés de la bienfaisance de ce Prince, de son inébranlable fermeté dans les tourmens & de la cause à jamais mémorable de sa Mort, ne peuvent soulager votre douleur ; puissent-ils au moins ne pas irriter un sentiment trop légitime ? Pardonnez à l'indignation qu'inspirent les Auteurs d'une Révolution déplorable, le Tableau que j'ai tracé des Meurtriers d'un Roi Juste & Bon , & de leurs efforts pour

71
 proscrire de la France la Religion & la Ro-
 yauté. Je dois, en finissant, rendre homma-
 ge aux Potentats dont les nombreuses Armées
 & les Flottes imposantes sont réunies contre
 la France. Ils partagent la Générosité du Prin-
 ce dont ils pleurent la Mort. Ils ne vont pas
 écraser du poids de leur vengeance un Peu-
 ple qui a outragé la Famille de son Roi, qui
 l'a immolé lui-même. Ils vont arracher à la
 plus infâme Captivité & à la fureur des Bri-
 gands l'Auguste Héritier du Trône de France
 & les Princesses Illustres dont les Vertus
 consoleront ce malheureux Empire. Ils vont
 rendre aux Gens de bien leur ancienne Tran-
 quillité, à la France son ancien Gouverne-
 ment, à la Religion son ancienne splendeur.
 Quels Eloges ne méritez vous pas aussi, Frè-
 res intrépides de LOUIS, vous dont les Con-
 seils & les Instances ont armé l'Europe con-
 tre les Ennemis de votre Frère; vous punirez
 les Chefs criminels de la plus abominable
 Conjuratîon; mais vous ne répandrez pas la
 désolation sur toute la France; &, d'après

vos Conseils & vos Exemples, le Successeur de LOUIS sera l'Héritier de sa Clémence.

Mais qui a jamais eu plus de droits que vous, TRÈS-SAINT PÈRE, à la reconnaissance de son Siècle & à l'admiration de la Postérité? Dans ce bouleversement absolu du Royaume, autrefois très-Chrétien, l'éternelle Providence vous a réservé pour ressusciter la Foi, rétablir la Discipline de l'Eglise, relever ceux qui sont tombés dans les horreurs du schisme, soutenir ceux qui s'en sont préservés, rejeter les demandes insidieuses & perfides des Ennemis de la Religion & opposer à leurs efforts un courage inébranlable. Si le Venin que les Impies cherchoient à propager dans toute la Chrétienté n'a pas infecté les Pays les plus florissans de l'Europe; si les Flottes redoutables qui menaçoient l'Italie ont été repoussées de ses Côtes par un Bras invisible, & sont revenus se briser & s'anéantir elles-mêmes dans leurs Ports; si enfin ces Brigands foudroyés partout, chassés des Provinces qu'ils avoient conquises,

ne peuvent plus se défendre eux-mêmes dans leurs propres foyers contre les armées invincibles des Rois confédérés; nous le devons aux Prières que vous avez ordonnées, nous le devons surtout à celles que vous adressez tous les jours à Dieu pour l'Eglise dont il vous a établi le Chef. Vous pleurez les Pontifes & les Prêtres fidèles, dont le sang a inondé la France; mais quelle consolation n'éprouvez vous pas en pensant que bientôt la Foi, dont ils sont les Martyrs, sera rétablie par les Vertus & le Zèle de leurs Compagnons & leurs Emules, ces généreux Confesseurs qui vous doivent de paisibles asiles, & que vous avez accueillis avec une tendresse Paternelle! Vous pleurez le Roi très-Chrétien, vous pleurez un Ami; mais, malgré l'abondance des larmes que vous avez versées sur sa perte, malgré la tristesse des Devoirs Funébres que vous lui rendez aujourd'hui, vous savez (1) que sa Mort mérite moins

(1) Voyez le discours du Pape au Consistoire du 17 Juin

encore nos Regrets que notre Admiration ;
puisqu'elle n'a eu d'autre cause que les Ver-
tus les plus belles dans un Roi Chrétien, la
Bienfaisance & l'attachement à la Religion.
S'il est Juste d'espérer qu'il en a trouvé la
Récompense dans le sein de Dieu, nous ne
devons pas non plus douter qu'un Prince as-
sez Bienfaisant pour mourir en pardonnant
aux Auteurs de sa Mort, assez Religieux pour
sacrifier à la Religion sa Couronne & sa Vie,
n'obtienne bientôt de la Miséricorde Divine
le Rétablissement si désiré de l'Ordre & de
la Religion dans la France.

VA1 1521661